Semaine pour Dieu 2022 – Topo 5

De la fraternité et de l'autorité

Nous nous sommes quittés, hier, sur un goût d'inabouti... avec d'un côté, Joseph, prince d'Egypte, satisfait du chemin vers la fraternité qu'il a « imposé » aux uns et aux autres et, de l'autre, des frères qui, eux, ne disent mot ! D'où, cet après-midi, ces deux questions qui, peut-être, se sont fait jour : Joseph et ses frères sont-ils vraiment allés au bout de la réconciliation nécessaire à la fraternité ? Mais la fraternité est-elle possible en une telle situation lorsqu'il y a d'un côté un prince d'Egypte et de l'autre de simples bergers ?

C'est cette 2ème question qui retiendra notre attention, aujourd'hui, quant à l'autre question, nous y reviendrons demain. Quid, donc, de la fraternité en situation de rapport hiérarchique ? Voilà notre sujet. Si être frère de son propre frère de sang, de son collègue de bureau, de celles et ceux qui, comme moi, fréquentent la même paroisse... est déjà un exercice difficile - l'histoire de Joseph le montre bien – combien plus la fraternité paraît difficile en contexte de relation hiérarchique... que l'on soit en position d'autorité comme de subordination.

C'est à une parabole, racontée par Jésus, que nous allons demander de nous éclairer en la matière. Cette parabole, c'est celle du roi invitant à la noce de son fils, en Mt 22,1-14 : lecture

Jésus se mit de nouveau à leur parler et leur dit en paraboles :

02 « Le royaume des Cieux est comparable à un roi qui célébra les noces de son fils.
03 Il envoya ses serviteurs appeler à la noce les invités, mais ceux-ci ne voulaient pas venir.
04 Il envoya encore d'autres serviteurs dire aux invités : "Voilà : j'ai préparé mon banquet, mes bœufs et mes bêtes grasses sont égorgés ; tout est prêt : venez à la noce."
05 Mais ils n'en tinrent aucun compte et s'en allèrent, l'un à son champ, l'autre à son commerce ;
06 les autres empoignèrent les serviteurs, les maltraitèrent et les tuèrent.
07 Le roi se mit en colère, il envoya ses troupes, fit périr les meurtriers et incendia leur ville.
08 Alors il dit à ses serviteurs : "Le repas de noce est prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes.
09 Allez donc aux croisées des chemins : tous ceux que vous trouverez, invitez-les à la noce."
10 Les serviteurs allèrent sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, les mauvais comme les bons, et la salle de noce fut remplie de convives.
11 Le roi entra pour examiner les convives, et là il vit un homme qui ne portait pas le vêtement de noce.
12 Il lui dit : "Mon ami, comment es-tu entré ici, sans avoir le vêtement de noce ?" L'autre garda le silence.
13 Alors le roi dit aux serviteurs : "Jetez-le, pieds et poings liés, dans les ténèbres du dehors ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents."
14 Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. »

C'est donc l'histoire d'un roi qui marie son fils. En soi, c'est là un événement heureux, un moment de grâce, une belle occasion de rassembler le peuple et de faire la fête. Mais rien ne se passe pas comme prévu et, à la fin, c'est l'histoire d'un fiasco : on se retrouve à compter les morts, les déceptions, les menaces et l'amertume règne aussi bien du côté du roi que du peuple ! C'est l'histoire d'un roi, donc, qui organise un banquet pour le mariage de son fils. Souhaitant partager l'événement avec d'autres, il invite des gens de son royaume à la fête. Et il y met les moyens en préparant un bon repas et en envoyant des invitations... il y met, d'ailleurs, tellement de cœur, que voyant les premiers réticents, il insiste, tente de convaincre et, en représailles à la violence, en massacre une partie tout en obligeant, une autre, à venir ! Était-ce là l'intention première du roi, on peut légitimement en douter... Quelle était, d'ailleurs, son intention ? Cherchait-t-il, par cette initiative, à faire plaisir à son fils ? Voulait-il, réellement, partager la joie des noces de son fils avec sa population ou n'était-ce, pour lui, qu'un événement politique, un mariage arrangé qui, pour son image de marque, requiert que de nombreux invités soient présents ? Le texte, sur le sujet, reste silencieux.

Ce que la Bible nous offre à voir dans cette parabole, comme dans bien d'autres, ce sont des personnes en situation d'échec... et ceci afin de nous permettre de regarder nos propres échecs sans pression ni culpabilité, afin de pouvoir paisiblement mais concrètement faire bouger ce qui a besoin de l'être. Si le roi échoue dans son projet, nous pouvons, nous aussi, reconnaître que parfois les choses tournent mal dans nos relations avec les autres et que ce qui devait être un moment fraternel ou une sage décision... s'est transformé en une source de vrai problème. Nous pensions bien faire, nous espérions que les choses iraient dans tel sens... et voilà que la relationnelle fraternelle s'est trouvée blessée... Comment en est-on arrivé là ?

Il me semble que trois mots, dans cette parabole, nous permettrons de découvrir comment nous pouvons déployer la fraternité lorsque nous nous trouvons en contexte de rapport hiérarchique ou déséquilibré : **prendre soin, promouvoir et choisir.**

1 - Prendre soin

D'emblée on sent qu'il y a quelque chose de bizarre dans cette parabole, des non-dits qui, peu à peu, compliquent une relation qui aurait pu ne pas l'être : après tout, une invitation pour une fête, c'est plutôt quelque chose d'heureux... et pourtant les invités refusent !

S'ils osent refuser, c'est probablement qu'ils se sentent en droit ou en capacité de le faire. Le refus est un acte de liberté : ils sont invités, ils sont libre de refuser ou d'accepter l'invitation. C'est bien le principe d'une invitation... Mais n'était-il pas plutôt question de convocation que d'invitation ? La suite du texte le donne à penser. S'il n'y a, en réalité, pas de décision à prendre parce que la décision a déjà été prise en amont, alors il faut le dire... car laisser croire à la liberté quand elle n'existe pas est une tromperie ! Dire invitation et penser convocation c'est envoyer une injonction contradictoire qui, inévitablement, viendra polluer la relation aux autres.

Suite à ce premier refus, le roi insiste : ***« voici, j'ai apprêté mon banquet : mes taureaux et mes bêtes grasses sont égorgées, tout est prêt, venez aux noces ».*** C'est un peu sec. C'est un peu court. Présenter le menu ne suffit pas à faire adhérer les personnes, cela ne remplace, en rien, le fait de leur dire en quoi elles manqueraient si elles n'étaient pas de la fête ! Rien n'est dit sur les invités, sur leur présence précieuse, sur la joie que ce serait de vivre ce moment avec elles, sur une histoire partagée qui donnerait du sens à leur présence. Dommage... Le roi avait, là, l'occasion de le faire. Il pouvait, dans la façon de présenter son invitation, faire passer ses sujets de la contingence à la nécessité.

On nomme **« contingent » ce qui aurait pu ne pas être.** Vous et moi sommes contingents : si votre père été tombé malade le jour où il devait tomber amoureux de votre mère, jamais elle ne serait tombé enceinte de vous. On nomme **« nécessaire », au contraire, ce qui ne peut pas ne pas être.** 2 + 2 ne peuvent pas ne pas faire quatre. Comment donc pouvons-nous passer de la contingence à la nécessité ?

On le fait en disant d'une vie, dont on sait qu'elle aurait pu ne pas être, qu'il est désormais impensable qu'elle ne soit pas. L'enfant aurait pu ne pas être. Certains parents, acculés par la vie et ses conditions matérielles, se disent parfois qu'il aurait dû ne pas être. Mais il suffit qu'une parole se murmure, sur le berceau, qu'à tout prendre, il est bon ce jour où l'enfant vit le jour, alors, sans que rien de nouveau n'ait lieu, **tout a changé. Car tout est confirmé.**

Pour le roi, c'eut été de dire à ses invités qu'ils auraient pu très bien ne pas l'être, invités, mais qu'il est désormais, à ses yeux, impensables qu'ils ne soient pas là... mais il s'est contenté de dire que le plat est chaud... et ça ne prend pas ! Faire passer de la contingence à la nécessité, c'est ce que Dieu a fait, au début de la Genèse, en bénissant le monde, en rendant nécessaire ce monde qu'Il avait créé. Et, depuis, chacun de nous, conscient de sa contingence originelle, mendie la confirmation amoureuse par laquelle il lui sera dispensé d'avoir sans cesse à justifier son existence.

Si le roi est responsable de son invitation, les invités, quant à eux, sont responsables de leur silence. Comme Abel se taisant alors que son frère l'assassine, ils demeurent évanescents - « évanescent » telle est la signification du nom « Abel » - incapables d'expliquer leur absence ou leur colère. Continuant à vaquer à leurs occupations, ils ne donnent à voir que du mépris pour l'invitation généreuse du roi.

Si la réaction du roi est injustifiable, elle ne nous surprend pas tant que cela… Puisque ce serait la nôtre ! ***« La noce est prête mais les invités n'en étaient pas dignes ».*** Il y a, dans ces paroles, un mélange de tristesse et de colère ; la lassitude de ne pas y arriver qui s'ajoute à l'injustice que nos efforts ne soient pas reconnu. Ils n'en étaient pas dignes... de l'invitation, du festin, de l'attention du roi... Ils n'étaient pas digne de moi, pas digne de tout ce que j'ai fait pour eux, ils ne m'ont pas reconnu. Je suis un incompris... Combien de fois nous est-il arrivé de pense cela ? Le roi est blessé dans son ego. Or blesser quelqu'un dans son égo est un acte dangereux car c'est bien souvent notre ego qui nous tient, qui nous permet de survivre. Or que faisons-nous lorsque nous sommes blessé ? Nous nous refermons sur nous-mêmes pour nous protéger, fermant ainsi les portes à la relation et donc à la fraternité.

Pour le roi, prendre soin, aurait pu consisté à avoir le courage de reconnaître des erreurs d'appréciation, de faire un arrêt sur image pour relire la situation afin de chercher, avec ses sujets, des portes de sortie acceptables par tous... Ce qui aurait supposé, peut-être, d'arrêter pour un temps le banquet prévu, de repousser le mariage et de proposer un buffet froid... mais apaisé !

Telle ne fut pas la réaction du roi : Il ordonne à ses serviteurs de disposer de ces sujets en les remplaçant par d'autres, autrement dit de faire de ces sujets, des objets... des objets interchangeables, contingents... et non plus nécessaires ! Par ce geste, le roi donne à voir précisément ce qu'est l'absence de soin dans nos relations les uns avec les autres. Le contraire du soin, c'est regarder l'autre comme s'il n'était qu'un élément parmi d'autres, remplaçable à l'envi. Prendre soin, au contraire, c'est consolider chez l'autre sont irremplaçabilité, lui permettre de comprendre en quoi il est précieux et unique. Telle est la condition nécessaire pour que puisse s'engager une relation basée sur la conviction que chacun compte, tel qu'il est. En remplaçant les invités par n'importe qui, le roi donne à voir son incapacité à considérer chacun comme unique. Ni les premiers invités ni les nouveaux ne sont considérés pour ce qu'ils sont. Tous, dès lors, sont poussés à se considérer comme interchangeables et donc, selon les occasions, comme « en trop » (les premiers) ou comme « bouche-trou » (les derniers).

Peut-être, est-ce parce qu'il se rend finalement compte de son erreur, que le roi tente, en fin de journée, de s'intéresser à l'homme arrivé au festin sans vêtement approprié. Peut-être

même, peut-on penser, que le ***« mon ami »*** qu'il emploie pour s'adresser à celui-ci est sincère... Mais c'est trop tard ! L'homme sans vêtement de noce est le symbole de toutes ces personnes que l'on n'a jamais aidé à s'exprimer en « je » et qui demeurent dans l'impossibilité de raconter leur histoire et d'exprimer qui elles sont et ce qu'elles ressentent. L'invité reste muet. Il est mis dehors comme, quelques instants auparavant, il avait été mis dedans. Clap de fin... et Le roi, à la fin de sa journée, ne peut que se rendre compte de tout le gâchis causé.

Il en va donc du Royaume des Cieux, comme d'un roi qui ne prend pas soin de ses sujets dans leur unicité mais aussi des sujets de ce roi qui n'ont pas le courage de prendre la parole... et d'une situation qui finit dans la douleur ! On ne peut entrer dans le Royaume des cieux qu'en participant à sa propre vie et qu'en aidant les autres à en faire autant. Seul le « prendre soin » de l'autre, comme de la relation elle-même, rend la fraternité possible en contexte hiérarchique.

2 - Promouvoir

C'est donc l'histoire d'un roi qui marie son fils et comme à chaque fois qu'un tel événement arrive, toute la cour se met en branle pour déployer le protocole prévu en la matière... Mais, cette fois-ci, les choses ne se déroulent pas comme prévu. En effet, le protocole ne prévoit pas que les invités refusent de se rendre à cet événement qui est censé, au demeurant, honorer ses participants. Car le protocole précise bien que tout le monde n'est pas invité à la noce : les cartons d'invitation ont été envoyés à certains habitants du Royaume, précise le texte. Et c'est bien, pour cette raison, que participer à la noce est une forme de **promotion**. En grec, le terme utilisé pour désigner les invités signifie exactement : « les appelés ». Ce mariage aurait dû être un moment heureux et recherché, mais quelque chose d'inattendu se produit : les appelé, les promus ne veulent pas l'être.

Promouvoir c'est : *« pousser en avant, faire avancer, mettre en mouvement »*. Promouvoir génère donc, à priori, une émotion positive, un encouragement, une élévation. Mais le mot sert également à décrire l'action de « *faire de la publicité »* : les promotions ce sont aussi des articles vendus à un prix plus bas pour s'en débarrasser ! Il y a donc une ambiguïté dans ce terme, une confusion qui explique, peut-être, le refus de promotion des appelés...

On imagine aisément que le roi veut le bien de ses sujets et ses sujets, du moins au départ, ne lui veulent pas de mal. Mais progressivement les relations se dégradent d'un côté comme de l'autre. Le mépris engendre la violence et la violence, la mort. La promotion se solde par un échec. Ceux que le roi a jugé digne d'être promu, épaulé, soutenu, encouragé ne l'entendaient pas de cette oreille. Peut-être s'attendaient-ils à une autre forme de promotion,

d'attention du roi à leur égard. Peut-être se sont-ils méfiés du prix qu'ils auraient à payer pour cette promotion faite de façon unilatérale, en dehors de tout dialogue. Peut-être, aussi, ont-ils craint la réaction des autres, des non-appelés, de leur incompréhension et de leur jalousie...

Mais le roi ne l'entend pas de cette oreille, alors il insiste, quitte a opérer une rafle. Après tout, c'est lui le roi. Et voilà que des invités se retrouvent dans la salle de balle, se demandant bien ce qu'ils font là... Alors arrive ce qui se passe quand on est promu dans une relation sans le vouloir, sans discussion préalable : arrive le clash. ***« Mon ami comment es-tu entré ici sans avoir de vêtements de noces ? »*** Je ne sais pas si le roi est pervers, mais sa question, elle, l'est ! Que voilà une belle injonction contradictoire que celle d'enlever quelqu'un à l'improviste tout en lui demandant d'être prêt ! L'homme reste muet. Pas étonnant !

A force de lire la Bible, comme nous le faisons avec Joseph cette année, on finit par comprendre que si, à tout moment, les choses peuvent basculer dans le pire, à tout moment, aussi, peut-être apparaître une occasion pour qu'elle s'arrange. Il suffit parfois de presque rien, de quelques mots... tels ceux de Judas, en Égypte. En s'approchant et en s'intéressant à l'homme sans vêtements de noces, le roi, pour la première fois dans toute la parabole, s'intéresse à la singularité de quelqu'un, à ce qu'il fait de sa vie, aux raisons qui l'ont amené à être l'homme qu'il est aujourd'hui. C'est le début de ce qui aurait pu devenir une relation ajustée. Cet homme sans habits a une histoire à raconter qui explique sa liberté ou encore son impossibilité de respecter les codes du lieu et du moment. Par sa question, le roi ouvre un espace de sens en remarquant la différence, la singularité de celui à qui il s'adresse. Il cherche à comprendre qui est cet autre en face de lui, quelles sont les circonstances de sa vie qui ont conduit à cette originalité. Le roi offre à son sujet de faire le récit de l'histoire de sa vie, de son parcours, des événements qu'ils ont conduit devant lui aujourd'hui. En lui posant une question, il lui rend la parole. C'est une question ouverte, qui appelle un récit mais l'homme se tait. Il ne dit rien.

Le Royaume de Dieu est ce lieu où, en situation de vulnérabilité, il est possible de dire que sa vie est médiocre mais que c'est la nôtre et qu'il n'y a rien à renier ! La promotion dans la relation, nécessaire à la relation en contexte hiérarchique, c'est précisément cela : permettre à chacun de reconnaître et de s'approprier ce qui n'appartient qu'à lui et qu'il est le seul à pouvoir donner librement au groupe... sans lui imposer de correspondre à un modèle qui n'est pas lui !

3/ Choisir.

Et à la fin, il faut bien choisir. Tous ceux qui ont eu à assumer des responsabilités connaissent bien cette injonction. Et le roi de notre parabole n'y échappe pas. Il a une

conception du pouvoir strictement vertical. Il pense qu'être le chef d'un Royaume, c'est d'abord avoir la responsabilité de prendre des décisions, de faire des choix, de trancher ou pour le dire avec plus de rondeurs, comme le font nos élus... « de faire des arbitrages » ! La motivation profonde du roi nous échappe, avons-nous dit, mais il y a une chose qui est sûre : il souhaite qu'il y ait du monde au mariage de son fils et que la fête soit réussie. Et il y réussit : en apparence la salle est remplie, les invités sont là et mangent, et peut-être même de bon cœur.

En apparence le roi a atteint son objectif mais, pour de vrai, tout cela n'est qu'illusion. Les personnes présentes n'ont pas eu le choix ; elles font semblant, donnant à voir ce qu'elles pensent que l'on attend d'elles. Elles donnent le change, comme elles peuvent, avec des codes qu'elles connaissent mal. Le dialogue du roi avec l'homme sans vêtements puis son exclusion a dû jeter un froid glacial dans la salle. Tout le monde se tient à carreau, personne n'est à la fête, encore moins le roi qui doit se demander à quel moment les choses ont commencé à dériver.

Si le texte ne dit rien de l'intention du roi, son attitude donne à penser qu'il se conçoit comme un héros capable de résoudre à lui seul tous les problèmes qui se présentent. Est chef, celui qui décide. Telle est la conception qu'il se fait de l'exercice de l'autorité... et que beaucoup se font aussi, pensant, de ce fait, que l'exercice autorité nuit à la fraternité. Bien souvent, dès lors, ceux qui sont amenés à exercer une forme d'autorité ou bien cherchent à se débarrasser du pouvoir en les posant sur d'autres épaules ou bien se perdent dans l'exercice du pouvoir. Comment sortir de cette double impasse ?

En comprenant que décider, c'est être en capacité de partager son point de vue, de permettre à d'autres d'y adhérer, de co-construire les choix posées. Choisir sans avoir partagé avec les personnes concernées, c'est prendre le risque d'affaiblir le système. Non seulement le roi n'a pas explicité son intention mais il n'a pas explicité, non plus, les critères ayant présidé au choix de ses invités. Cette absence de clarté et de transparence dans le processus de choix, a conduit à 3 types de réactions chez les sujets du roi :

- il y a les plus courageux ou les plus anciens qui continuent leur vie et ne changent rien : *« faisons comme avant, comme d'habitude »*. Assez cuirassés pour ne pas se justifier, trop anciens pour le faire. Ils laissent couler. Le roi passe et la vie continue. Les curés passent et la paroisse demeure...

- il y a les plus énervés, ceux qui sont en colère parce qu'on leur demande jamais leur avis. Ils ont cru vraiment à ce nouveau roi et la déception est à la hauteur de ce qui s'est effondré. Pris par les événements, ils en viennent à assassiner les envoyés du roi. Ils n'étaient pas pour la

violence mais la colère a pris le dessus. Comme l'horizon est bouché, ils ne voient que la révolution pour faire changer les choses.

- il y a enfin, ceux de la fin du texte. Trop petits, trop abîmés, trop faibles. Ceux-la sont rappelés, amenés de force, ils subissent de plein fouet la décision du roi. Ils ne disent rien.

Ces trois réactions ont, en point commun, de permettre aux protagonistes d'échapper à leur responsabilité personnelle, à toute attitude constructive et positive, à toute action pour aider le système à aller mieux. Si le roi veut jouer au roi, nous n'avons qu'à jouer aux imbéciles. Si « prendre soin » c'est reconnaître la singularité des personnes, si « promouvoir » c'est créer les conditions d'une relation ajustée, « choisir » consiste, tout simplement, à associer au processus décision et à partager sur les choix faits.

Le royaume de Dieu ressemble à un roi qui aurait compris que régner seul n'a pas de sens, à un roi traitant les autres en adulte, en alter ego, capable de supporter un refus et un désaccord, assoiffé de dialogue et de rencontres. Le Royaume de Dieu ressemble à un roi fraternel.

Nous pouvons relire cette parabole et laisser remonter à notre cœur ses situations où, en situation de pouvoir ou bien en situation de subordination, nous avons, ou non, pu prendre soin, promouvoir et choisir.